



CATULLE
MENDÈS
LUCIEN MÉTIVET

Vendémiaire

Le Calendrier Républicain



PRNG
P.R.N.G. ÉDITIONS



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette: © Éric Chaplain

Pour la présente édition: © PRNG ÉDITIONS — 2017

PRNG Éditions (Librairie des Régionalismes):

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.083.9

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

CATULLE MENDÈS

**LE
CALENDRIER
RÉPUBLICAIN**







1^{ERE} DECADE

- | | | |
|----|---------------|-----------|
| 1 | Primidi | Raisin |
| 2 | Duodi | Safran |
| 3 | Tridi | Châtaigne |
| 4 | Quartidi.... | Colchique |
| 5 | Quintidi | CHEVAL |
| 6 | Sextidi | Balsamine |
| 7 | Septidi | Carotte |
| 8 | Octidi | Amaranthe |
| 9 | Nonidi | Panais |
| 10 | DÉCADI..... | CUVE |



PROCLAMATION DE LA REPUBLIQUE

MICHEL J.C.



VENDANGES



endémiaire assombrissait la grand'ville, et les Parisiens, palpitants des luttes des clubs et des secousses politiques, regardaient du côté de la campagne où s'éteindront bientôt les derniers beaux jours. Ces bons Parisiens ont toujours été champêtres : c'est le moins, quand on vit dans une fournaise, qu'on aille de temps en temps respirer le grand air.

Telle était assurément l'opinion du citoyen Brutus, bon patriote et rude garçon, qui tournait en ce moment autour de sa bonne amie Claudine, dont il était amoureux et jaloux.

— Ah ça ! fit-il en exécutant un moulinet avec sa canne en spirale, quand auras-tu fini de t'habiller ?

— Il faut le temps, mon petit homme, dit Claudine en piquant une rose dans ses cheveux. On n'a plus que le décadi pour être jolie : il faut en profiter.

— Avec ça que tu ne l'es pas tous les jours !

— Tu es galant ce matin ; je ferai quelque chose pour toi. Mais pourquoi traînes-tu toujours cette énorme canne ?

— C'est ma compagne ; elle est à l'ordre du jour. Tu n'embrasses pas plus que ça les patriotes ?

— Si, mon petit Brutus ; as-tu fait ta barbe ce matin ?

— Je ne la fais jamais ; je laisse le rasoir aux mirliflores comme Navet. Et ce baiser ?

— Voilà.

Et Claudine se haussa sur la pointe des pieds pour mettre son museau rose sous le nez de son amant. Une jolie fille, cette Claudine. Ronde des pieds à la tête, fraîche comme une pomme d'api, maraîchère fleuriste aux portes de la Halle et fleurant les verdure qu'elle vendait. Brutus savoura les roses et les lys offerts en pâture à son appétit ; il avait un peu l'air d'un ours mangeant de la crème.

— Tu abuses de mes joues, fit Claudine ; ta barbe est trop rude décidément.

— C'est de naissance, fit Brutus avec un gros rire. Hommes et femmes, nous sommes tous comme ça dans la famille.

Ce grand garçon nerveux et fortement lippu offrait un contraste singulier avec sa maîtresse mignonne. On eût dit un sanglier portant une rose au côté. Il piétinait lourdement, regardant la fillette attacher ses derniers rubans, et tourmentait la tête de son redoutable gourdin. C'était la canne à la mode ; l'objet n'était pas sans utilité. On se cassait volontiers la tête, le soir, sous un réverbère, en sortant du club des Jacobins. Il suffisait de n'être pas absolument de la même opinion. Les formes du duel avaient changé : on ne se piquait plus, on s'assommait. Le résultat demeurait le même.

Cependant le sol de la petite boutique tremblait sous les pas du jeune homme. Un amoureux pour de bon, solide au poste et républicain sincère, qui ne demandait qu'à serrer les nœuds de l'hyménée avec sa fillette. Claudine n'était pas tant pressée : on y arriverait toujours. En attendant, on allait courir la banlieue, le décadi, car il n'est pas de bonne fête pour le Parisien sans l'herbe des chemins et les ornières des grandes routes.

— Où allons-nous ? demanda le jeune homme.

— Où tu voudras, pourvu que ce soit hors la ville. Tiens, je suis prête. Ferme les volets.

Brutus s'occupa bénévolement de ces soins de ménage.

— Alors, dit-il, nous n'attendrons pas Navet ?

— Non, il est toujours en retard, et Primevère ne finit pas de se pomponner.

— Et dire que tu te plains de moi !

— Pour rire. Je sais ce que tu vaux, ma Claudine. Trop vertueuse seulement.

— C'est mon idée. En route ! Dis donc, pourquoi Navet a-t-il l'air d'un imbécile ?

— Ça lui est naturel. Parce qu'il s'appelle Navet. Ça dépend du jour où l'on naît, ces choses-là. Nous allons avoir un fier temps, mon bijou. Tout soleil.

Les amoureux, accrochés au bras l'un de l'autre, se dirigèrent vers la place de la Révolution, oisive en ce moment, et inclinèrent vers le cours La Reine. Il y avait foule. Les Parisiens, éparpillés, suivaient les bords de la Seine et se dirigeaient vers le bois de Boulogne. C'était l'émigration ordinaire des jours de fête ; le peuple, allait chercher aux faubourgs quelques heures d'oubli. On arrivait par groupes sous les grands arbres : les rumeurs de la ville s'éteignaient au loin, remplacées par le brouhaha des marcheurs, par les rires, les bavardages de la gaîté populaire.

Claudine et Brutus rencontrèrent des connaissances. Un passementier de la rue Denis les héla en passant et leur offrit une place dans sa carriole. Le citoyen Bourdin était un honnête commerçant, un peu exalté dans ses opinions, surtout depuis qu'il avait obtenu je ne sais quelles fournitures de pompons et de brandebourgs destinés aux officiers de la République. Brutus et lui étaient de la même section ; ils avaient échangé plus d'une fois des poignées de main et des petits verres.

Claudine rougit de plaisir à cause de l'accueil cordial que lui firent les citoyennes Bourdin, qui accompagnaient leur père à Suresnes. Bourdin avait une vigne sur ces coteaux plus célèbres par leur voisinage de Paris que par l'excellence de leur vin, et la famille allait assister à la rentrée de la vendange. Brutus et sa fiancée furent engagés à la fête ; Claudine tressauta sur sa banquette en apprenant qu'on allait danser.

Les citoyennes Bourdin n'étaient guère plus sages. Leur père se plaignait qu'elles manquaient de sérieux. Je crois bien. Deux belles personnes, en âge d'être mariées,

qui s'ennuyaient à mourir dans leur rue marchande où l'on manquait d'air et de lumière. Ce n'est pas ainsi qu'on fait pousser les fleurs ni qu'on amuse les filles. Les deux sœurs ne laissaient pas de se ressembler un peu, et elles étaient l'une et l'autre fort agréables. Deux brunes élégantes, un peu maniérées, comme il en vient en tous temps sur le pavé de Paris ; deux petites bourgeoises dont le père avait fait des demoiselles de magasin. Elles avaient pris à cela l'allure populaire et la désinvolture de la rue. Flore et Cornélie servaient les pratiques, conseillaient les commères et passaient pour d'aimables enfants. Leur beauté menue, mais bien portante, était éclairée de grands yeux noirs qu'elles tenaient de leur défunte mère et dont elles faisaient un excellent usage. Deux éducations interrompues d'ailleurs. Quelques années de couvent, que de vagues souvenirs de fouet leur rappelaient à peine, et les distractions du comptoir paternel. En somme, deux Parisiennes de bon aloi, rieuses sans préjugés, rêvant à la lune et à l'amour.

Claudine, la petite marchande, vivait plus librement. Poussée sur le carreau des Halles, elle ne manquait pas de franchise ni de bagout ; la jolie fille avait bec et ongles pour attaquer ou pour se défendre. Elle connaissait les citoyennes Bourdin pour les servir quelquefois et n'était pas fâchée de leur montrer son amant. Elle disait « mon prétendu », et Brutus faisait la roue d'un air modeste.

Cependant la carriole avait traversé la Seine sur le bac de Courbevoie et commençait à gravir péniblement la montée de Suresnes.

— Ma vigne est sur la côte, disait Bourdin, et dans la plus belle exposition qu'on puisse voir. On y fait un vin dont vous me direz des nouvelles. Descendons un peu pour soulager le cheval.

On dévala sur la route remplie de tumulte et de cris joyeux. On vendangeait par tout le pays, malgré le décadi. Le raisin n'attend pas ; il fallait profiter des dernières belles journées pour le ramasser sans eau, scrupule d'ivrogne sur lequel le père Bourdin insistait.

Les voyageurs gravirent la côte, en faisant l'école buissonnière. Flore et Cornélie cueillaient les rares fleurettes qui s'étiolaient le long des haies ; Claudine s'était accrochée au bras de Brutus, comme pour faire acte de possession, et lui faisait des scènes de jalousie. Le père Bourdin, tout en pérorant, humait le grand air avec volupté, et Brutus admirait ses déclarations de principes. Il était terrible de logique et de résolution, ce marchand. Brutus, pour répondre dignement à ces élans de civisme, brandissait son gourdin et fauchait impitoyablement les branches qui dépassaient le niveau des haies. Rien de plus égalitaire.

Tout à coup des cris éclatèrent ; les arrivants venaient d'entrer sur la place du village, où des paysans, groupés autour d'une dernière charrette de vendange, les accueillirent par des hurrahs. Le père Bourdin était connu pour un bonhomme, pas trop chien sur l'ouvrage, et qui ne venait voir sa vigne que dans les grandes occasions. Il se laissait volontiers piller dans une certaine mesure. On trouvait ses filles jolies et pas fières. Ce fut une mêlée cordiale ; on échangea des poignées de main et des verres de vin blanc. La journée était finie et la vendange terminée, comme en témoignaient les pampres verts dont on avait décoré la cuve et le pressoir. Il ne restait plus qu'à s'amuser, et l'on attendait le ménétrier qui s'oubliait sans doute à boire.

Toujours en retard, ce violoneux ! Mais les têtes étaient montées, et comme on n'avait pas de temps à perdre, on s'avisait de danser, en l'attendant, une ronde, une ronde aux chansons, et l'on en savait de belles.

Les fillettes piétinaient, les mains se joignirent ; le citoyen Horatius Coclès, ci-devant Père la Joye — on l'appelait encore ainsi — entonna la Ronde du Piquet.

C'est la petite Thérèse
Qui voudrait du chasselas ;
Elle en voit beaucoup chez Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
Un beau soir, elle s'échappe
Pour lui voler du raisin,
Et s'en va mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

— Est-ce qu'on n'embrasse pas les filles à chaque couplet ? demanda Brutus à son voisin.

— Deux fois et des deux côtés ! répondit celui-ci en enlaçant Claudine.

Brutus dut s'y accorder, et bien des fichus furent compromis de cette affaire. Les citoyennes Flore et Cornélie y passèrent comme les autres ; en qualité d'étrangères, on leur fit bonne mesure. Mais si l'on ne s'embrassait pas aux vendanges, vaudrait-il la peine de vendanger ?

Horatius entama le second couplet au milieu de protestations qui n'avaient rien de terrible :

C'est les moineaux, dit notre homme,
Mais ils n'y reviendront pas.
Lors il vous plante un bonhomme
Au bout d'un grand échalas ;
Mais Thérèse en rit sous cape,
Et le soir, nouveau larcin :
Elle va mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

La ronde saute, saute en répétant le refrain. Les garçons continuent à tourmenter les filles ; Flore raconte qu'elle a entendu cette chanson à Feydeau dans *la Matinée villageoise*, mais qu'elle ne la croyait pas si amusante. Pourtant Horatius reprend d'une voix qui fait bondir les buveurs attablés :

Blaise en colère s'indigne,
Il se met lui-même au guet,
Et se plante dans la vigne
A la place du piquet ;
Thérèse arrive ; il la tape,
Si bien que c'est Blaise enfin
Que l'on voit mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

La chute de la chanson est accueillie par un débordement de rires et d'entreprises audacieuses. Les fillettes se défendent bellement, et, tout essoufflées encore, réclament le ménétrier. Il faut décidément l'aller chercher. On le trouve, on l'entraîne, on le tire, il cède en grondant et va monter sur son tonneau, quand une rumeur s'élève du côté de Versailles.

Au loin, sur la route poudreuse, on voit apparaître des pompons, des fusils, et un drapeau qui flotte. Un cri s'élève :

— Les Volontaires !

Ce sont en effet les volontaires de Versailles qui rejoignent l'armée de Paris ; équipés à la diable, éparpillés, allongeant le pas et chantant pour abrégier la route. On les hèle ; on les appelle ; les chapeaux sautent en l'air ; les tables se couvrent de bouteilles et de verres. Déjà l'on entend leurs cris : « Vive la Nation ! » et l'on y répond avec transport. Jamais l'idée de la Patrie n'a plané sur des hommes avec autant d'autorité qu'en ces temps-là ; jamais elle n'a jeté dans les cœurs d'ivresses plus profondes et plus généreuses. Ces Volontaires, c'est la France en marche qui va défendre ses frontières. Un souffle ardent passe sur la foule, on ne pense plus à danser, et le ménétrier tombe de son tonneau qu'on renverse. C'est à bras ouverts qu'on accueille les soldats de la République, les âmes viriles et éprises de sacrifice qui se dévouent au salut de tous. Les Volontaires boivent avec les gars et embrassent les filles qui le leur rendent ; on est Français, et l'on va si loin ! Pauvres gens ! ce serait une honte de leur marchander les baisers, et d'ailleurs ils savent joliment les prendre. Les filles ne se défendent qu'en leur écrasant des grappes de raisin sur le visage ; ils mangent le raisin et les joués et les lèvres ! Les buveurs versent le petit vin blanc aux conscrits qui ont perdu la tête d'étape en étape. Du vin à plein verre ; des baisers tant qu'on en veut. On n'est point jaloux de ces bons garçons, et le moyen, quand ce sont les filles qui leur sautent au cou les premières ! N'ont-ils pas laissé des amoureuses derrière eux ? Le grand mal quand on leur en donnerait le ressouvenir, quand on les remplacerait une heure ! Et les bois taillis sont bien près, bien près de la route ! On boit, on rit, on pérore sur la place remplie de clameurs. Le père Bourdin cherche ses filles, Brutus cherche Claudine, les paysans cherchent leurs fiancées et leurs ménagères. Où donc sont-elles ?.. bon ! et après ?

Le soleil tombe et le crépuscule répand le calme sur la foule. On sonne l'appel ; les Volontaires reparaissent, troublés, ivres d'émotion, et viennent, non sans un soupir de regret, trinquer une dernière fois avec les patriotes. Le village les entoure et leur dit adieu.

Les citoyennes sont toutes là. Qui donc prétendait qu'elles s'étaient écartées ? Flore et Cornélie arrivent du bois, et Claudine aussi, et d'autres retardataires. On s'embrasse encore ; des larmes montent aux yeux des citoyennes.

— Adieu ! adieu !

Le bataillon s'éloigne, accompagné de regards humides. Les femmes se souviennent et les hommes ont oublié.

— Tu sais, dit Brutus à Claudine, que je m'engage demain matin.

— Tu feras bien, lui dit sa bonne amie, et je t'attacherai ta cocarde ! mais tu ne partiras qu'après-demain.



II^e DECADE

- | | | |
|----|------------|-----------------------|
| 11 | Primidi.. | <i>Pomme de terre</i> |
| 12 | Duodi ... | <i>Immortelle</i> |
| 13 | Tridi | <i>Potiron</i> |
| 14 | Quartidi. | <i>Réséda</i> |
| 15 | Quintidi.. | <i>ANE</i> |
| 16 | Sextidi .. | <i>Belle-de-nuit.</i> |
| 17 | Septidi... | <i>Citrouille</i> |
| 18 | Octidi.... | <i>Sarrasin</i> |
| 19 | Nonidi... | <i>Tournesol</i> |
| 20 | DÉCADI .. | PRESSOIR |



REFORME DU CALENDRIER





UN DÎNER CHEZ MÉOT



vant l'heure du dîner, deux hommes accrochés au bras l'un de l'autre, suivaient les galeries de bois du Palais-Egalité, du côté du passage Radziwill. Ils paraissaient engagés dans une conversation intime et s'inquiétaient assez peu des passants, coudoyant les hommes, poussant les femmes et lorgnant à peine les filles qui venaient leur mettre leur gorge sous le nez. Une avalanche de panaches et de chair fraîche roulait autour d'eux. Les crieurs de journaux et de brochures se jetaient à la traverse, hurlant leur marchandise aux oreilles des gens : *le Vieux Cordelier ! la Gazette ! le Journal de Paris !*

Il y avait foule devant le Caveau d'où sortaient des grondements d'orage. Des crocs, l'épée au côté, avec des façons obséquieuses, vous désignaient l'entrée des maisons de jeu ; *Justine* s'étalait effrontément aux étalages des libraires ; des marchandes enluminées et décolletées jusqu'à la ceinture — mais on portait la ceinture si haut ! — vous assuraient que leurs plus jolies marchandises ne se voyaient qu'à l'entresol — des modes toutes nouvelles et qui n'avaient jamais servi ; — un vieux bonhomme à longue redingote marron, muni d'un tabouret, s'asseyait au pied d'un arbre, entouré d'une foule qui le cachait aux mouchards. Les pans de sa redingote, retournés sur ses genoux, se changeaient en tapis de roulette et la roulette elle-même apparaissait avec son disque mobile, ce Faites vos jeux ! Rien ne va plus !

— Eh bien, dit l'un des deux promeneurs à l'autre, que t'en semble ? T'a-t-on changé le Palais-Royal depuis ton voyage à la frontière ?

— Pas trop ; c'est toujours le même enfer. Mais, en vérité, si je suis venu à Paris, ce n'est pas pour m'y brûler, c'est pour y retrouver la céleste Julie !

— C'est parler en jeune homme, dit l'ami, dont l'aspect avait des côtés farouches. On s'occupe bien des femmes à présent ! Il faut s'appeler Florville, comme toi, pour se conduire ainsi en héros de roman.

— Il m'est aussi impossible d'oublier Julie que de changer de nom, répondit l'amoureux. Je t'assure que c'est un ange.

— Je ne dis pas le contraire. Mais c'est aussi l'une des plus jolies actrices de Feydeau, et l'on se damne quelquefois dans les coulisses.

— Qu'est-elle devenue ?

— Ah ! voilà, personne n'a pu me le dire. Elle a quitté son théâtre depuis trois semaines ; elle a filé comme une étoile.

— Elle qui m'avait juré de rester fidèle !

— Pourquoi ne le serait-elle pas ?

— Et tu n'as pu la retrouver, toi, Fouquier, un des maîtres de Paris !

— Parce que la police n'est pas infailible, dit l'homme qui répondait à ce terrible nom, et c'est quand on a besoin d'elle qu'on s'en aperçoit. J'ai vainement demandé Julie à ses camarades de théâtre ; je l'ai cherchée chez Méot, chez Robert, chez Beauvilliers, qui voient toutes ces dames. Enfin nous venons de battre le Palais-Royal ; c'était la dernière espérance. Point de Julie !

— Vois-tu, je n'ai plus qu'à mourir si je l'ai perdue.

— Bah ! une jolie femme ne se perd jamais, ou du moins se retrouve toujours.

— Je n'ai que faire maintenant de la vie.

— Eh bien, mets-toi dans la politique ; on pourra t'en débarrasser. En attendant, tu vas venir dîner avec moi chez Méot. Il faut toujours que l'on dîne, et l'on y dîne bien. Je veux absolument te distraire et fêter ton retour.

— Je te dis que j'ai la mort dans l'âme.

— On ne meurt pas pour une actrice de Feydeau ! Allons chez Méot ; il nous en donnera peut-être des nouvelles.

Ce mot décida le jeune homme qui suivit Fouquier dans le jardin.

Ils s'arrêtèrent devant le café de Foy, où se tenait l'aréopage des beautés à la mode.

— Bonjour, citoyenne Vénus, dit Fouquier en serrant la main d'une superbe créature. Tu es donc descendue de l'Olympe ?

— J'y remonte tous les soirs, répondit-elle.

— Sultane Aïssé, permets-moi de te présenter mon ami Florville, un amant inconsolable.

— Ça, c'est joli, fit la sultane.

— Veux-tu me croire ? dit Fouquier à son jeune ami ; emmenons ces dames avec nous. D'abord il n'y a rien de plus bête que des hommes qui dînent seuls, et tu sais comment on peuple les pigeonniers. Julie est capable d'arriver au battement de leurs ailes.

— Comme tu voudras, dit Florville.

Les citoyennes se décidèrent d'assez bonne grâce, et prirent le bras de ces messieurs pour fendre les flots des sœurs promeneuses. Elles se heurtèrent à l'homme à la roulette, pris en flagrant délit d'indélicatesse, et que ses pontes venaient de dévaliser.

On quitta les treillages verts à rameaux grimpants qui donnaient au jardin un aspect bucolique, et la compagnie se dirigea vers la rue Neuve-des-Bons-Enfants, où Méot avait installé ses fourneaux. L'élévation des galeries nouvelles avait fort assombri la rue ; l'entrée des salons du célèbre restaurateur était d'ailleurs modeste. Quelques marches conduisaient à un large palier, d'où partait un escalier de pierre à rampe de fer ouvragé, qui conduisait au premier étage.

On lisait, au-dessus de la porte, en lettres jaune d'or d'un dessin sobre : MÉOT RESTAURATEUR. Pas autre chose. A bon vin pas d'enseigne. Les citoyennes empanachées montèrent les degrés avec un bruit de falbalas. Leurs jupes, relevées sur leur bras, découvraient leurs jambes. C'était la mode. Les salons d'apparat de Méot occupaient le premier étage ; il avait conservé l'aménagement des bureaux de la Chancellerie d'Orléans, qui lui appartenaient depuis peu en toute propriété, d'abord parce qu'il les avait payés, ensuite parce qu'il avait gagné un procès contre les gens d'Orléans qui s'étaient avisés après coup de contester ses droits. Il avait fait justice de cette mauvaise querelle, et Paris tout entier s'était intéressé à sa cause. Victorieux, Méot avait établi ses cuisines sur un pied grandiose, au rez-de-chaussée de l'hôtel. C'est là qu'il préludait, par de savantes combinaisons, à cette réputation culinaire qui devait le faire appeler « demi-dieu » par ses contemporains et l'égaliser au grand Carême. L'entrée des dames fit sensation ; quelques dîneurs se retournèrent en souriant. Les tables, de grandeurs différentes, étaient dressées çà et là, irrégulièrement, mais avec un grand luxe de linge et de cristaux. Des officieux, en cravate blanche, circulaient entre elles avec beaucoup de discrétion et s'empressèrent autour de la société nouvelle pour lui offrir leurs services.

— Je veux voir madame Méot, dit Fouquier.

Une jeune femme, brune et gracieuse, au sourire un peu banal, mais dont les yeux vifs éclairaient sa physionomie, s'avança en minaudant.

— Méot est-il là, citoyenne ?

— Oui, répondit la jolie femme ; mais je ne crois pas qu'il puisse se déranger, il compose.

— Il composera demain. Aujourd'hui qu'il nous fasse la cuisine.

— Avec plaisir, fit Méot, qui entraît au même instant ; je suis tout à vos ordres.

— En vérité, dit Fouquier, ce Méot est étonnant, et l'on prend appétit rien qu'à le regarder ; qu'en dis-tu Florville ?

— Ah ! répondit l'officier, qui considérait la bonne figure de Méot, il y a longtemps que je le connais pour le meilleur cuisinier du monde.

Méot s'inclina, évidemment flatté. C'était une bonne tête, mais non pas un type vulgaire. Plus sérieux que gai, il semblait méditer à travers tout. C'était un chercheur, et d'ailleurs un bonhomme qui sut traverser ce temps difficile sans rien y perdre de sa dignité et de sa valeur. On le raillait, mais on l'estimait fort.

— Nous avons recours à tes talents, dit Fouquier. Mon ami arrive de l'armée et je veux le bien traiter. Je sais qu'il n'y a pour cela qu'un mot à te dire.

— Comptez sur moi, fit Méot. C'est un dîner à part ?

— Sans doute.

— Je ne puis vous donner la chambre verte. Marat et Lepelletier y attendent des amis. Réunion politique.

— Oui, dit Fouquier, c'est là qu'on a bâclé la constitution Méot. Un titre de gloire. Mais ce milieu est trop solennel. Donne-nous le petit salon bleu.

— Vous l'aurez. Et je vous ferai sans doute une surprise au dessert, ajouta-t-il en regardant Florville qui ne pensait guère à Méot ni au dîner.

Comme Fouquier l'interrogeait du regard, Méot se pencha à son oreille et murmura le nom de « Julie ».

— Tant mieux, dit la sultane, j'adore les surprises.

— Ah ! fit la citoyenne Vénus, quels sont ces jolis amoureux qui picorent dans un coin où ils se cachent ?

— Ne les regardez pas trop, dit Méot, vous les effaroucheriez. Ce sont deux tourtereaux qui viennent de temps en temps faire ici l'école buissonnière.

— Eh mais, dit Fouquier, c'est cet étourdi de Camille.

— Camille Desmoulins ?

— Précisément. Et voici Lucile assurément. Je ne l'avais pas encore vue. Elle est vraiment jolie.

— Trop menue, dit la citoyenne Vénus.

— Trop pâle, dit la sultane.

— Par ici, mesdames, fit Méot en guidant ses convives vers le salon bleu. Vous voilà chez vous.

Les femmes ôtèrent leurs casques à plumes étoilés des couleurs nationales et jetèrent leurs écharpes sur les sofas. La citoyenne Vénus étala avec complaisance les splendeurs de sa beauté sculpturale, pendant que la sultane Aïssé faisait miroiter aux bougies les contours ambrés de sa gorge. Fouquier considérait ces dames en amateur ; Florville restait sombre.

— Dis-nous donc un peu ce que tu vas nous offrir, dit Fouquier au cuisinier qui rêvait.

— Mais, dit Méot, un souper bien entendu. Laissez-moi réfléchir un peu à cela.

Cependant les officieux couvraient la table d'un linge damassé, d'une admirable finesse, et de verres de cristal nuancés de teintes légères au milieu desquelles éclataient des rouges de Venise et des bleus d'Allemagne. Cela donnait au surtout l'apparence d'une corbeille de fleurs. Le feu s'était allumé comme par enchantement dans une large cheminée de marbre blanc, devant laquelle les jeunes femmes allongeaient leurs jolis pieds, en raillant Florville sur ses peines de cœur.

— Vraiment, lui disait Vénus, vous ne parlez que de Julie. Est-elle donc aussi belle que moi ?

— Qu'en puis-je dire ? Je ne vois qu'elle.

— Et vous l'embrassez sur mon épaule, lit la sultane. C'est bien dangereux — pour vous.

— Non, fit Méot, j'ai des remèdes pour les chagrins d'amour, et mon art lui fera oublier tout cela.

— Voyons le menu, dit Fouquier. Parle, vieil aristocrate.

— Moi ! fit Méot.

— On sait que tu sors des cuisines du prince de Condé. Il n'y a aucune raison pour qu'on ne te coupe pas la tête un jour. Avoue que ça te surprendrait.

— Je l'avoue, dit le cuisinier consterné.

— Bah ! ce serait une faute. Tu es le roi de la cuisine française ! Oui, Florville, il a du génie. C'est lui qui a créé le restaurant et qui l'a fait arriver du premier coup à sa perfection. Véry, Borel, Biche, Hardi, Ledoyen ne sont que ses indignes élèves. Si tu n'as pas vu de grand homme, je te présente Méot.

— Vous voulez rire, dit le cuisinier, mais il n'y a pas un mot à changer dans ce que vous avez dit. Le dîner vous en donnera la preuve. Voulez-vous un dîner brun ou un dîner blond ?

— Un dîner tricolore.

— Soit. Nous disons : un potage rouge...

— Des haricots ?

— Ou des écrevisses ; la composition des mets ne vous regarde pas, je suppose.



Il suffit qu'il n'y ait rien de meilleur. Pour les opposants — il y en a toujours — un brouet noir à la Spartiate.

— On dit que c'est exécrable, sans l'assaisonnement du Platonisme et des bains de l'Eurotas...

— On en mettra, répondit simplement Méot. En relevé : queue de bœuf à la jacobine, blancs de volaille sur canapé d'anchois, brandade de merluche ; langues à l'écarlate ; quenelles à la fédération, carrés d'agneau en mousseline ; levraut au civisme éprouvé, tourte-macédoine républicaine.

— Pas d'épigrammes ! dit sévèrement Fouquier.

— Rôtis à l'ordre du jour ; gélinottes et bécasses décapitées, ortolans flambés sur table ; galimafrée ; veto à la mousse fondante ; garbure italienne, tourifas à la sauce cameline, bastille à la glace ; légumes à la rosée, fruits de la veille et du lendemain ; moka, barbades, china, mirobolanty, marasquin aux truffes, huile de Vénus, velours en bouteille...

— Assez de drogues, dit Fouquier.

— Je ne vous parle pas des vins, je n'en ai que d'excellents. Et je terminerai, je vous l'ai dit, par une surprise. En mangera qui voudra.

— Quelle surprise ?

— Ah ! laissez-moi partir, il est temps. Dans une heure, montre en main. Qu'on allume les réchauds !

Les officieux parurent, couvrant la retraite de Méot, et placèrent aux encoignures de la table des réchauds d'où s'élevaient des vapeurs odorantes. Rien qui pût porter à la tête ou compromettre l'appétit. Dans l'attente d'un repas exquis, la conversation s'engagea, rieuse, amoureuse, ponctuée de temps en temps de rires et de baisers, dans une atmosphère tiède et capiteuse. Florville avait un peu oublié ses regrets. Puis le dîner commença — un de ces dîners comme Méot seul savait les faire — réveillant à chaque instant l'appétit et satisfaisant aux sensualités les plus raffinées. Les officieux, dressés d'une rare façon, prévenaient les désirs des convives avant qu'ils fussent exprimés. Les vins qui circulaient, savamment combinés avec la saveur des mets, poussaient l'esprit vers un vague délire ; on voyait s'ouvrir des horizons bleus aux perspectives infinies... L'officier répétait le nom de Julie.

— Ah ! disait-il, Méot est un grand artiste, mais ce n'est pas assez. Tout son art est impuissant à me rendre ma chimère. Mesdames, vous êtes charmantes, mais mon rêve plane au-dessus de vous !

Méot apparut derrière un réchaud, comme évoqué par ce lyrisme amoureux.

— Jeune audacieux ! s'écria-t-il, apprends que rien n'est impossible aux génies. Puisque tu aspiras à Julie, Julie va descendre vers toi !

Une musique vague se fit entendre. Du plafond tombaient des feuilles de roses, légères comme des papillons. Et dans la fumée des parfums rassemblée en nuage, une corbeille descendit lentement sur les convives pour occuper le centre de la table. Dans cette corbeille, une divinité enveloppée de flots de gaze qui ne cachaient rien de sa beauté — presque rien — était gracieusement étendue. Elle se souleva en appelant : — Florville !

Et Florville tomba dans les bras de Julie.



III^e DECADE

- 21 Primidi..... Chanvre
- 22 Duodi..... Pêche.
- 23 Tridi..... Navet.
- 24 Quartidi.... Grenesienne
- 25 Quintidi.... BŒUF
- 26 Sextidi..... Aubergine
- 27 Septidi..... Piment
- 28 Octidi..... Tomate
- 29 Nonidi..... Orge
- 30 DÉCADI..... TONNEAU



JOURDAN A WATTIGNIES.



LIRA-LIRETTE

I



Lira-Liron habitait le quartier Marceau, sous la surveillance facile et complaisante d'une vieille tante qui l'avait recueillie toute petite, orpheline. La tante faisait des ménages, et Lira-Liron — qu'on appelait Lira-Lirette — jouait dans le ruisseau les polissons et les polissonnes du quartier. La fraternité de la misère. Pas trop pauvre pourtant, la fillette ; elle partageait de temps en temps un coin de pain avec un camarade.

Peu d'événements dans sa vie. Il y avait trois ou quatre ans qu'elle avait vu Paris se mettre en fête et courir vers la Bastille, glorieusement affolé. Elle pouvait bien avoir douze ou treize ans à cette époque-là. On riait, on dansait, on chantait, on arborait des couleurs tricolores. Lira-Liron, sous

ces nouveaux rubans, se trouva jolie, et c'est une impression qui ne s'efface pas.

Pour gagner de quoi s'acheter des bonnets et des fichus à la vierge, elle voulut faire quelque métier ; ses amies lui montrèrent le chemin d'un atelier de blanchissage où on l'accueillit volontiers. Il y eut de rudes paquets à porter, et Lirette était si menue ; les Parisiennes résistent à tout.

Elle grandit dans un coin de l'atelier, entre les baquets de savonnages et les fers à repasser. Elle aimait à entendre les grandes filles parler de leurs amoureux. Mais elle était si petite ! elle arrivait à peine de la tête aux étendages. Ce devait être bien bon d'être aimée. Est-ce qu'on ne l'aimerait jamais ?

Eh ! qui l'aurait remarquée dans le grand brouhaha de l'atelier ? Comme on dit, elle passait par maille. Puis il venait peu de garçons. Quelques-uns pourtant, des Auvergnats massifs ou des forts de la halle, ployant sous les faix de linge mouillé. Ils lui faisaient peur. Ces hommes-là devaient manger les femmes ou les étouffer. Voilà l'idée qu'elle se faisait.

C'est peut-être cette épouvante qui l'inclina à remarquer un petit voisin — à peine plus grand qu'elle, guère plus ; il passait tous les jours devant le grand

magasin pour aller à son ouvrage. Où ? Elle n'en savait rien. Ce jeune garçon lui plaisait. Il n'avait pas l'air terrible avec son allure fine et pourtant décidée ; la grande Félicie avait dit, un jour qu'il avait jeté un coup d'œil à travers les vitres de l'atelier : « Celui-là doit être un mauvais sujet ».

Ce n'est pas beau, un mauvais sujet, à ce qu'assurent les tantes. Celui-ci plaisait à Lira-Liron. Elle aurait bien voulu causer avec lui pour voir seulement s'il était méchant. Il n'en avait pas l'air. Mais comment se serait-il occupé d'une petite fille ?

Cependant, Lise avait quinze ans. Elle s'était un peu inquiétée du gonflement de sa poitrine, s'étonnant de devenir une femme comme les autres. Non, pas tout à fait comme les autres. Une simple fillette avec de petits bras, de petites mains et de petits pieds — oh ! de si petits pieds. Avec cela, blonde et nerveuse.

Ne badinait pas avec elle qui voulait. Elle savait éviter les baisers et les claques. Les filles à Paris devinent tout sans avoir jamais rien appris. Elle avait remis le vieux Jérôme à sa place ; elle avait flanqué une pile à Félicie. Il ne fallait pas l'ennuyer. Mais il lui semblait qu'elle se serait laissée battre par Julien — avec plaisir.

Julien, c'était le petit jeune homme. Il était enfin entré — enfin ! — dans l'atelier de ces demoiselles. Mais c'était pour se faire blanchir deux chemises, et Lise n'y avait rien gagné. Encore ne s'était-il pas adressé à elle.

Il ne la regarda pas. Il avait l'air préoccupé. Il recommanda simplement que ses deux chemises fussent rapportées le surlendemain chez lui, le citoyen Julien, et il donna l'adresse. La belle pratique ! Déplacez-vous donc pour deux chemises à quatre sous !

Le surlendemain pourtant, Lise, qui avait réussi par une savante stratégie à se faire confier la mission, se dirigeait, un panier au bras, vers le logis de son amoureux.

En vérité, elle l'appelait ainsi. Oh ! les têtes de quinze ans, et les doux châteaux en Espagne. Et comme le cœur de la petite battait, quand elle demanda au portier — un affreux portier — si le citoyen Julien était chez lui.

— Ah bien ! tu ne risques rien d'arriver ! fit le dogue de la loge. A-t-il assez crié après son linge ce matin. C'était son idée à cet homme d'aller s'engager en linge blanc. C'est manqué, voilà tout ; il est parti. Il a dit qu'à présent tu pouvais aller te faire !..

— Moi ! s'écria Lise.

— Toi, ou ta patronne, c'est la même chose.

— Il y a huit sous à payer, dit la pauvre fille.

— Va les réclamer au bureau d'enrôlement, sur le Pont-Neuf. Je ne te réponds pas que le citoyen Julien rentre ce soir.

— Il s'enrôle ! fit Lise défaillante. Il s'enrôle comme ça, sans prévenir. Mais il va revenir au moins ?

— Je te dis que ça n'est pas sûr, et c'est même peu probable.

— Je vais tâcher de le rattraper.

Elle se dirigea vers la Seine et suivit les quais jusqu'à la Cité. Il y avait là une grande affluence ; le bureau des engagements fonctionnait jour et nuit. Au-dessus de la tente pavoisée aux couleurs nationales, on lisait sur un long écriteau :

La patrie est en danger.

Lirette se faufila à travers les groupes et parvint auprès de la table où étaient

assis les officiers de la municipalité. La première personne qu'elle aperçut sur l'estrade, ce fut Julien qui donnait son nom aux secrétaires. Il y a des rencontres comme cela. Elle devint fort pâle, et de loin, machinalement, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle lui envoya un baiser. Puis elle rentra chez elle, irrésolue, navrée, balançant son panier, sans songer à l'atelier ni à ses compagnes.

Elle ne ferma pas l'œil de la nuit, s'estimant très malheureuse. Il lui semblait que si Julien l'avait vue, il l'aurait aimée. Mais il partait. Pour où ? Pour l'inconnu. Pour l'armée de la guerre. On commençait déjà à s'occuper des récits prodigieux de la légende républicaine. Plus d'une fois, elle avait écouté, à l'atelier, la lecture des journaux et les commentaires des patriotes. Il y avait là-bas, au bout du monde, dans un éloignement fabuleux, des bandes de héros qui gardaient la patrie. Julien partait pour rejoindre ces grands cœurs. C'était son droit et son devoir. Mais elle, qu'allait-elle faire au monde ?

La fièvre la prit ; elle eut froid dans son petit lit. L'idée lui vint de mettre pardessus la sienne une des chemises qu'elle rapportait à Julien. Elle s'en trouva bien, mais ne dormit pas pour cela.

II

Levée au petit jour il lui sembla que le sol lui brûlait les pieds, ses petits pieds vagabonds de Parisienne. Elle entra chez sa tante qu'elle embrassa sans la réveiller et descendit le haut escalier de bois gémissant, sans presque faire de bruit.

Il ne lui fallut pas long temps pour arriver devant la boutique d'un fripier voisin qui ouvrait ses volets, en bâillant encore. Elle examina, tâta une défroque militaire, en demanda le prix.

— Un habit de tambour, dit le marchand, presque neuf et pas cher. Il fallait amener le jeune homme, pour essayer.

— C'est mon frère, dit Lise, et il n'est guère plus grand que moi. Je vous en donnerai bien quatre écus, c'est tout ce que j'ai.

— Allons, je ne vous ferai pas marchander, dit l'homme, voyons votre argent.

Le marché conclu, Lira-Liron se hâta de rentrer chez elle et revêtit l'habit militaire. Jamais on n'avait vu de plus petit soldat. Mais le cœur ne se mesure pas à la taille.

Une heure après :

— Tu dis : Jean-Baptiste Liron ? demanda le municipal à qui Lira-Lirette dictait ses nom et prénoms.

— Oui, citoyen.

— Voilà ta feuille de route. Tu ne peux partir que demain matin. Tu rejoindras l'armée de Sambre-et-Meuse... si tu peux, fit l'officier avec un sourire, en regardant la petite taille du nouveau soldat.

— On a des jambes, répondit Jean-Baptiste.

— Tu pourras prendre des sabots à la mairie.

— Serai-je avec les enrôlés d'hier ?

— Tu les rejoindras à Luzarches, où la compagnie se formera. On t'expliquera cela plus nettement. Et maintenant, décampe.

III

Quelques jours plus tard, Julien et Jean Liron, soldats de la même compagnie, suivaient la route d'Arras et se dirigeaient sur Valenciennes pour être incorporés dans la nouvelle armée que la Convention envoyait au général Kellermann. Les troupes françaises couvraient l'Alsace et venaient d'arrêter Brunswick et l'armée des alliés. Mais il fallait refouler l'invasion au-delà des frontières, et c'était l'objectif du ministre Dumouriez, qui commandait en chef l'armée républicaine.

Liron et Julien étaient devenus amis assez rapidement. Parisiens du faubourg Marceau, ils retrouvèrent, dans leur camaraderie, les souvenirs, les habitudes de leur quartier. Comment avaient-ils demeuré si près l'un de l'autre sans s'être connus ? Cela s'expliquait à la rigueur :

Jean-Baptiste sortait fort peu, et Julien avait quelques années de plus que son compagnon ; il avait fallu leur engagement pour les rapprocher.

Jean Liron était d'ailleurs intéressant. D'abord, on s'attachait à lui à cause de son apparente faiblesse, puis l'on s'étonnait de trouver dans ce corps délicat autant d'énergie et de ressources nerveuses. Il ne restait jamais en arrière, et, s'il faisait de plus petits pas, il rattrapait ses camarades en en faisant davantage. Et quelle gaieté ! Quelles saillies ! Toujours content, débordant de cet esprit populaire parisien, qui n'a pas son pareil et fait oublier les fatigues et les privations.

Quelquefois, Julien le voyait partir d'un éclat de rire.

— Qu'as-tu ?

— Je ne sais pas, répondait Jean Liron. Je me sens heureux, et je ne l'ai jamais été comme à présent. Vois donc ce soleil, ce beau temps, la bonne soupe et les bons camarades. Et la République derrière nous, et la bataille en avant !

— Cela serait bon, disait Julien, si nous avions des sabots.

— Bah ! J'en ai un qui tient encore et l'autre n'est cassé que d'hier ; il ne faut pas raffiner sur les choses. On pense à nous à Paris. Je t'en réponds.

Cependant on était entré en campagne, et les escarmouches se succédaient. Les dangers étaient grands, mais l'avancement était rapide. Brunswick avait disséminé des garnisons et de petits camps sur toute la frontière française ; il s'agissait de les enlever, ou de les mettre en déroute ; ce n'était pas une petite besogne. Quand il n'y en avait plus, il y en avait encore. Et à ce nettoyage patriotique Julien, qui d'ailleurs avait une certaine éducation, avait gagné les galons de sergent. Jean Liron n'était que caporal.

Les deux amis étaient devenus inséparables, au feu comme pendant les marches. Julien fut blessé sous les murs de Mons, mais les soins et le dévouement de Jean Liron le remirent sur pied en quelques jours.

— C'est dommage, disait Julien, que je n'aie pas un frère comme toi.

— Qu'y gagnerais-tu ? répondait Jean-Baptiste ; il me semble que je t'aime mieux que si tu étais mon frère.

On se préparait à une action décisive ; l'armée attendait avec une violence contenue et une sourde fureur un conflit dans lequel le sort de la patrie serait en jeu. On avait franchi les frontières de Belgique, la mauvaise saison s'avancait et les jours gris de vendémiaire remplaçaient l'été rayonnant. La misère des troupes était au comble ; l'armée de la République avait l'air d'une armée de bandits. Encore le bataillon de la Moselle avait-il des sabots ! Mais les volontaires qui arrivaient tous les jours, par escouades, de tous les points de la France,

avaient émietté leurs souliers pendant le voyage, et se présentaient aux bureaux militaires, hâves et mourant de faim. C'étaient ces compagnies de va-nu-pieds, de gamins, de Parisiens effrontés et de paysans ahuris qu'on allait opposer aux vieilles troupes du grand Frédéric.

— Jean, dit un soir Julien à son ami, en revenant de la consigne, tu vas prendre dix hommes, des meilleurs, des solides, pour une expédition de nuit.

— Du surchoix enfin, répondit Jean, et qu'en veut-on faire, de ces braves à poil ?

— On veut les faire tuer très probablement, répondit Julien. Mais rassure-toi, nous en serons. Il s'agit d'arriver à Boussu, à travers les troupes ennemies.

— Pourquoi faire ?

— Pour préparer la bataille de demain et porter une dépêche à Beurnonville. Tu ne veux pas venir ?

— Que si ! Mais nous ne ferons jamais la route.

— Pourquoi ?

— Il faudrait être autrement chaussés.

— Rassure-toi. Nous allons coucher au château de Mortagne, dont les maîtres ont tous émigré. C'est bien le diable, si nous n'y trouvons pas de bottes.

— Et quand partons-nous ?

— Dans une heure.

— Ça me va.

IV

Le château de Mortagne est une forteresse du quinzième siècle qui se tient debout et fait encore figure. On y voit de fort belles salles de sculpture un peu massive, dans lesquelles un ameublement galant du dix-huitième siècle fait un effet singulier. La maison est du reste fort bien tenue, quoique ses propriétaires l'aient abandonnée aux premiers bruits de guerre. Comme il ne s'agit que d'une correction à donner à de turbulents révolutionnaires, comme Brunswick a promis de rentrer à Paris dans quelques semaines, on s'est éloigné sans déménager. Le château a été confié à la garde de Maître Porbus, grave majordome qui ne comprend rien à ce qui se passe, mais qui est d'un caractère méthodique et conciliant. Il lit peu les journaux — à quoi bon ? — et se contente de tenir le château dans le meilleur état possible. Tout y est en ordre, et il n'y a rien à reprocher à son approvisionnement. Comme les seigneurs peuvent rentrer d'un instant à l'autre, le service interrompu est prêt à fonctionner au premier signal. La cuisine même ne chôme pas, et Porbus, satisfait du zèle de ses subalternes, vient de leur adresser quelques mots de félicitations, quand la cloche de la grand'porte retentit violemment.

— Monsieur le majordome, voilà une compagnie de soldats qui se présente.

— De quelle part ?

— De leur part.

— Allez leur dire...

— Vous pourrez leur parler vous-même ; ils sont sur mes talons.

— Pourquoi leur avez-vous ouvert la porte ?

— Je ne la leur ai pas ouverte ! ils l'ont enfoncée...

Dix figures impossibles, qui rappellent assez bien les caravanes de mendiants

de Callot, font irruption dans la grande salle boisée où le majordome a réuni les valets de la maison.

— Qui commande ici ? demande Julien.

— Moi, dit solennellement Porbus.

— Eh bien ! donne-nous à souper et à coucher, promptement et proprement. Nous partons demain à l'aube ; d'ici là tout le monde est consigné.

— Monsieur, il me faudrait des ordres !

— Je te les donne. Si d'ici à une heure nous ne sommes pas servis, nous nous servirons nous-mêmes.

— Et nous casserons tout, ajouta Jean Liron, à moins que tu ne préfères qu'on mette le feu au château ?

— Juste ciel !

— Va donc et sans répliquer.

Une heure après, un festin improvisé, mais suffisant, réunissait les volontaires. Julien est à la place d'honneur. Mais c'est Jean Liron, le gamin de Paris, qui fait les honneurs du repas. Le premier appétit est calmé. Porbus sert les hôtes avec une résignation souriante ; les valets ont peur. Julien prend la parole.

— On va se coucher, mais pas pour longtemps. Au nom de la République, je mets en réquisition les bottes et les souliers de la maison !

— Ils sont nettoyés de ce matin, fait Porbus, ne pouvant croire à tant de désintéressement, et l'on va vous les apporter.

Les volontaires, égayés par le souper et le grand feu qui brille dans les cheminées, accueillent avec transport les chaussures qu'on leur présente et y fourrent leurs pieds endoloris, si heureux d'être chaussés qu'ils ne quitteront pas leurs bottes de toute la nuit. Cependant Porbus annonce que les chambres sont prêtes, et comme le sergent n'accorde à ses hommes que quelques heures de sommeil, il y a une dispersion générale. Julien sort lui-même pour prendre quelques mesures d'ordre et de prudence.

Jean Liron est resté seul devant le feu, souriant de ce luxe inusité qui l'entoure.

Mais qu'est-ce donc qui l'occupe maintenant ?

L'enfant défait lentement les bandelettes qui retiennent à ses pieds des vestiges de sabots. Son pied nu sort, élégant et menu, si petit, si petit, de ces débris ; il le réchauffe à la flamme et prend sur la cheminée de petits souliers qu'il y a placés tout à l'heure pour les soustraire aux risées de ses camarades. Ce sont des souliers de Cendrillon, brodés et dorés, des souliers de grande dame, des souliers de marquise. Quoi donc ? un soldat de la République peut s'intéresser à de telles babioles ? Mon Dieu, oui, c'est ainsi ! et il ne se borne pas à admirer ces exquises chaussures. Il veut les essayer, il les essaye ! Voici qu'il tend au feu son petit pied mignon qui joue dans une mule de marquise.

Mais tout à coup il pousse un cri.

Un homme, à genoux auprès de lui, a saisi le pied révélateur et le prend tout entier dans un baiser.

— Julien ! dit Lira-Lirette.

Il la regarde. Je ne sais quelle timidité s'empare d'eux tout à coup. Ils savent qu'ils s'aiment, qu'ils donneraient cent fois leur vie l'un pour l'autre. Mais une pudeur farouche les sépare ; ils ont comme peur de l'amour qui se révèle à eux.

— Qu'as-tu ? dit-elle. Deviens-tu fou ?

— Non, répond Julien, c'est quelque chose qui m'a passé par la tête. Les